

1. L'enfant

– *Quelle a été votre enfance ? Vous avez écrit La fille démantelée, un roman dans lequel vous racontez la relation terrible entre une enfant et sa mère, une femme aussi autoritaire qu'égoïste et peu intelligente. Avez-vous été cet enfant martyr ? Est-ce votre histoire que vous racontez ?*

– L'histoire de *La fille démantelée* n'est pas réellement autobiographique. Quoique je l'aie beaucoup dénié à l'époque de la publication, en 1990, j'avoue aujourd'hui que le personnage de Rose est inspiré de ma mère. Il a certains de ses traits de personnalité, avec évidemment toute une transposition littéraire. Ceci dit, l'expression « enfant martyr » me paraît excessive !

– *Votre mère était très absente de votre enfance.*

– Mes parents étaient des commerçants. Ils avaient trouvé un excellent créneau, très rentable, celui des produits de luxe. Ils vendaient du beau linge de maison et de l'argenterie dans les pays qu'on nommait alors les colonies, plus tard les pays sous-développés et maintenant les pays émergents, avec cette belle hypocrisie du langage qui est une des caractéristiques de notre époque. Ils allaient partout, en Afrique du Nord, en

Indonésie, en Amérique du Sud avec leur cargaison qu'ils vendaient dix fois le prix auquel ils l'avaient achetée ici. Leur commerce marchait magnifiquement et leur permettait de gagner très bien leur vie. Ils n'étaient pas riches mais malgré le coût de leur style de vie, les voyages et séjours à l'hôtel, malgré l'entretien de notre logement et le salaire d'une servante, ils ont pu acheter une maison, un appartement et des bijoux. La guerre a tout arrêté. Il n'y avait plus de marchandise à vendre et quand il y en a eu, tout avait changé et les objets de luxe étaient partout dans le monde. On n'avait plus besoin de voyageurs pour les apporter. Mais du temps où leur commerce marchait, celui de ma petite enfance, ils étaient très souvent absents. Ma sœur et moi, nous étions à Bruxelles aux bons soins de ma tante.

– *Vos parents voyageaient ravis, dites-vous, de cette vie de luxe et de cette lune de miel perpétuelle, et ils ne se souciaient guère de leurs deux filles. Dans votre second roman, L'apparition des esprits, Catherine, la jeune héroïne, a l'angoisse de déranger des parents qui s'aiment trop. Vous écrivez : « Je m'enfuyais exubérante et triste, avec au cœur l'angoisse de les gêner. » Vous ressentiez cela aussi ?*

– Pas vraiment, me semble-t-il. Je n'étais pas du tout troublée à l'idée de les gêner mais je m'enfuyais parce que je les trouvais extrêmement ennuyeux. Ils se trouvaient très bien et très intéressants l'un l'autre. Ni ma sœur ni moi n'avions de place à la maison. Nous ne savions pas du tout pourquoi ils nous avaient faites. Sans doute parce qu'à l'époque, on n'avait pas de contraception convenable : cela ne les intéressait absolument pas d'avoir des enfants. Ma mère s'est retrouvée enceinte de ma sœur sans l'avoir souhaité. Elle n'avait pas beaucoup réfléchi. Après, comme elle me l'a gentiment expliqué, elle a eu toute une série d'avortements qui l'ont empêchée de pouvoir encore avorter. Je suis donc née. Après ma naissance, je ne sais pas comment elle a fait pour ne pas avoir

d'autres enfants. Nous n'étions pas une famille : il y avait un couple avec des satellites qui étaient les enfants qu'il avait produits et dont il était légalement responsable.

– *Vous croyez que votre mère ne vous a pas aimée ?*

– J'avais le sentiment de rester quelqu'un qu'elle ne connaissait pas du tout. Elle ne savait pas qui j'étais. Or pour se sentir aimée, il faut avoir le sentiment que l'autre sait qui vous êtes. Elle se souciait que je me porte le mieux possible, que l'environnement me permette de travailler pour mes études mais elle n'avait aucun intérêt pour ce que j'étudiais. Je n'ai jamais ressenti le fait d'être estimée par elle pour ce que j'étais. Jamais. Au contraire, ce que j'étais la dérangeait constamment. Il est certain que j'ai ressenti son désintérêt et son non-amour.

– *Comment avez-vous vécu cela ?*

– Je crois que j'étais très normale et que j'ai eu besoin d'être aimée par elle, j'ai ressenti quelques tentations de céder, de lui obéir, de devenir ce qu'elle voulait que je devienne. Je suis allée jusque-là dans les excès ! Je n'en suis pas fière mais j'ai vécu des moments où j'ai essayé de conquérir son amour. J'ai senti un désir d'être aimée et un désir de l'aimer. Mais c'était un désir malheureux car il n'y avait pas moyen. Je lui en ai voulu de ne pas m'avoir laissé la possibilité de l'aimer, autant que de ne pas m'aimer. Peut-être même plus.

– *Dans La fille démantelée, vous parlez d'une après-midi où elle vous avait emmenée au cinéma. Un moment qui montre qu'elle pouvait être gentille. Vous avez alors dû rêver l'aimer et être aimée d'elle.*

– Ce moment où elle m'a emmenée au cinéma me faisait croire qu'elle pouvait m'aimer et qu'elle pouvait être aimable. Elle n'en devenait que plus dangereuse ; elle apparaissait alors comme quelqu'un avec qui on aurait pu se laisser aller. Mais si on se laissait aller avec une femme comme elle, on se détruisait complètement.

– *Vous écrivez toujours dans le même livre : « J'avais peur d'elle à en mourir. »*

– J'avais terriblement peur d'elle. Mais une peur constamment combattue. Je crois que j'avais peur, comme les soldats qui montent au combat. Je me sentais en danger de mort mais je ne lâchais pas les armes. J'avais la très forte sensation de devoir me préserver, de devoir lutter au risque d'être vaincue. Cette peur m'a poursuivie pendant des années, bien au-delà de sa mort, d'ailleurs. Là quand je l'évoque, je suis encore reprise par l'inquiétude.

– *Vous vous sentiez en danger : mais quel danger pouvait vous menacer ?*

– J'étais en danger de bêtise, en danger d'abrutissement, en danger de soumission sans réflexion.

– *Votre mère était une femme très autoritaire. Vous écrivez, toujours dans La fille démantelée : « L'obéissance montait à la tête de Rose et la soûlait. Il lui en fallait plus. Encore. Davantage. Elle en aurait roulé dans le ruisseau, elle perdait la tête et ne savait plus quoi ordonner. Prends les poussières. Range la vaisselle. Mets le couvert. Épluche les pommes de terre. Frotte cette tache. Cire les souliers. Tords la serpillière. Mets le linge à tremper. Sale la soupe. Ne sale pas la soupe. Et puis le moment venait où tout était fait, il n'y avait plus rien à laver, frotter, manipuler, la maison brillait, l'ordre était atteint, elle s'affolait comme un lion captif, tournait en rond avec de sourds rugissements et tout à coup me voyait, dernier lieu où s'affairer : Tiens-toi droite. Va te laver les mains. Ne ronge pas tes ongles. » C'était cela son éducation ?*

– Oui. Ma mère était vraiment très autoritaire, très violente. Au lieu de s'arrêter et de dire « Ah ! quelle merveille, comme tu m'as bien aidée », elle était prise d'une espèce de frénésie et demandait davantage. Mais elle allait trop loin, elle cassait son propre jeu et, du coup, elle m'empêchait de le poursuivre. Ce dont je lui sais grand gré. Au fond, je lui dois

de la gratitude, puisqu'elle m'a rendu l'obéissance impossible. Je vivais la révolte permanente.

– *Peut-être faisait-elle du mieux qu'elle pouvait. C'est tellement difficile et complexe d'élever des enfants.*

– Je pense qu'elle fonctionnait par automatisme et qu'elle ne réfléchissait pas à l'éducation qu'elle voulait donner. Non, vraiment pas. Elle a un tout petit peu réfléchi à la fin de sa vie et elle n'a rien compris. Je me souviens d'une des dernières conversations que j'ai eue avec elle où elle m'a dit : « Alors pour toi, c'était les mots qui comptaient ? » J'ai répondu « Oui, absolument ». « Et les actes ? Et ce que je faisais pour toi ? » Elle ne comprenait pas qu'une relation ne passe pas par les actes, par le fait de presser des jus de carottes pour que j'aie des vitamines fraîches.

– *Les actes qu'elle posait étaient sans doute sa façon de vous dire son amour.*

– Je ne l'ai pas ressenti comme cela ; elle s'est trop peu intéressée à ce que j'étais. Elle a changé son comportement quand, à vingt ans, je me suis retrouvée en sanatorium. J'ai l'impression qu'on a dû lui faire remarquer qu'elle m'avait mené une vie infernale. À ce moment-là, si je disais que ma robe était usée, j'en recevais une nouvelle alors qu'avant, quand je demandais un vêtement, la réponse était que puisque j'avais une jupe propre au derrière et une autre à la lessive, j'avais ce qu'il fallait. Vous imaginez à quel point ce raisonnement peut sembler convaincant à une fille de seize, dix-sept, dix-huit ans.

– *Si elle s'était intéressée à vous, elle aurait peut-être eu beaucoup de difficultés à vous apprécier. Vous étiez tellement différentes l'une de l'autre.*

– Oui, mais elle aurait pu faire un effort. Quand ma cadette a fait polytechnique et s'est dirigée vers l'informatique, je me suis efforcée de comprendre ce qu'elle faisait. J'ai lu son travail de fin d'études. C'était très difficile pour moi

car son travail était au-delà de ce que je pouvais comprendre. L'aînée a fait l'histoire, à quoi je ne connais rien, mais c'était tout de même dans un registre plus accessible ! Ma mère me voyait plongée dans mes bouquins de médecine sans que je sache ce qu'elle en pensait. Elle devait se dire que ce serait bien pour elle d'avoir une fille médecin.

– *Pas d'amour mais en revanche de l'agressivité : « La fureur de Rose s'approfondit, le granit se creuse, j'entends le tonnerre, je n'ai pas le temps de commencer à compter pour savoir la distance. L'éclair jaillit et la fourchette, dents en avant, vole vers moi. L'instinct me porte et j'évite, cela m'allait droit dans l'œil gauche, mais, si j'ai le geste rapide, ma mère a le jet vigoureux, et les dents accrochent le dessus de mon front, entament le cuir chevelu, le sang coule et la fourchette un peu ridicule comme une torpille qui n'a pas éclaté, tombe sur mon épaule et puis sur le tapis », relatez-vous dans La fille démantelée. Pourquoi un geste d'une telle agressivité ?*

– Je ne sais plus du tout pourquoi elle m'a lancé la fourchette. Je ne me suis jamais souvenue, même sur le moment, de ce qui avait provoqué une telle fureur. Mais c'est évident que j'avais dû lui *répondre*, selon le sens qu'elle donnait à ce mot : la contredire, ou m'opposer de l'une ou l'autre façon.

– *Votre mère insistait beaucoup sur les bonnes manières ?*

– Non, je dirais que je les ai plutôt apprises dans la littérature. C'est là que je me suis formée. À la maison, on apprenait à bien se tenir à table mais ma mère ne me traitait pas de manière très polie. Elle m'a donné par réaction la connaissance de ce que ce serait d'être traitée de manière polie.

– *Si la psychanalyste devait mettre un jugement professionnel sur votre mère, quel serait-il ?*

– J'ai essayé pendant des années mais je suis incapable de poser un diagnostic. Il est certain qu'elle était une narcissée, une femme terriblement fermée à autrui, terriblement envahie par elle-même, peu intelligente.

– *Comment devient-on narcissique ? Parce qu'on a un moi très fragile ?*

– Ma mère était une femme qui avait combattu toute sa vie, contre sa mère, contre son milieu, contre le destin de repasseuse qui devait être le sien. Ma grand-mère maternelle, qui tenait une boutique de journaux *sans savoir lire*, avait donné à ses enfants une éducation, ou plutôt non-éducation, qui se réduisait à bien se tenir selon les règles de ce genre de milieu, à rapporter sa paye et ne pas ramener d'enfant hors mariage. Évidemment, il n'avait pas été question que ma mère aille à l'école. Elle avait arrêté ses primaires pour devenir repasseuse dans une blanchisserie puis avait trouvé à dix-neuf ans un emploi de vendeuse dans une boutique du côté de la place de Brouckère. Là, elle avait rencontré son mari qui lui avait offert une autre vie, celle de commerçant de luxe. Pour arriver à cette existence, elle avait dû combattre. Elle avait mené ses combats pour son salut mais je crois qu'elle n'a jamais pris connaissance que le combat était terminé. Elle a continué à le mener toute sa vie, et à le mener contre ses filles. Elle a ressenti ses filles comme des rivales. C'était clair comme de l'eau de roche.

– *Quand on a une telle mère en face de soi, ne finit-on pas par croire qu'on est nulle ?*

– Il est évident que c'est la pensée qui vous hante et contre laquelle il faut constamment lutter.

– *Pourtant, ce qui me frappe, c'est que malgré tout ce que vous avez vécu, vous aviez confiance en vous, en votre intelligence ?*

– J'avais confiance en ma capacité de raisonner, en mon intelligence mais par ailleurs, je manquais complètement de confiance en moi une fois que je sortais de ce registre de la réflexion pure, de la spéculation. Dans les domaines relationnels, je me considérais comme une personne inintéressante.

– *Vous écrivez encore dans La fille démantelée : « Tu voulais tout te donner à toi-même, car n'ayant rien reçu d'Augusta que la*

vie, tu croyais qu'on ne reçoit rien de personne et tu as bien failli me faire croire que je n'avais rien à donner. »

– Absolument. À l'époque, je me suis sentie comme ça. Mais comme je l'ai écrit, j'ai découvert que je pouvais donner du bonheur, faire rire, ou apaiser.

– *Il est difficile de comprendre comment vous vous en êtes sortie.*

– Ma mère est allée trop loin dans son autoritarisme. Et surtout elle a perdu tout pouvoir sur moi après l'anecdote des expériences de Pasteur que je raconte dans *La fille démantelée*, qui fut capitale dans ma vie. Le professeur de sciences naturelles nous les avait racontées, et la simplicité, l'incontestabilité du raisonnement m'avaient parues d'une beauté éblouissante. Pour la première fois, j'éprouvais une émotion esthétique devant les choses scientifiques. Je suis rentrée à la maison et j'ai expliqué cela à ma mère qui m'a fait sa réponse : « Moi je sais bien que quand je laisse le pot de confiture ouvert dans la chaleur, etc. »

– *Ce à quoi vous répondez, je vous lis :*

« – Mais maman... Sans doute avais-je mal expliqué ? J'étais prête à recommencer :

– *Oui, mais cette confiture, si tu la fais bouillir et que...*

– *Vas-tu t'imaginer que tu sais mieux que moi ce qu'il faut faire avec de la confiture ?*

Ce moment et ces mots cristallisèrent quelque chose en moi. J'avais déjà compris que, hors la meilleure manière de gratter les casseroles, Rose n'avait pas grand savoir à transmettre, mais je n'avais pas osé me le dire aussi clairement. »

– Eh oui, tout cela, c'est la faute à Pasteur ! À partir de ce moment-là, plus rien de ce qu'elle disait n'était à prendre en compte. Je ne pouvais plus m'appuyer que sur ma propre pensée et sur ce que j'apprenais. La littérature m'a également beaucoup aidée à m'en sortir face à une telle mère.

– *Votre mère était vraiment bête ?*

– Je pense qu'elle était surtout très peu instruite et qu'elle était envieuse, exaspérée par le savoir des autres qu'elle ne possédait pas. Ce qui ne lui permettait pas de devenir intelligente.

– *Vous vous en êtes sortie mais avec un terrible manque d'amour. C'est la principale chose qui vous a manqué ?*

– Oui, il reste de ce côté-là un grand manque.

– *Un manque qui peut être fatal. Vous écrivez toujours dans ce livre consacré à votre mère : « Je suis tellement fatiguée de lui en vouloir, tellement épuisée par ma colère que je me laisserais bien glisser et m'endormir sur la terre gelée. » Vous avez souffert à cause d'elle au point de vouloir vous suicider ?*

– Non, je n'ai jamais désiré me suicider. Mais j'ai connu des moments – deux ou trois fois dans ma vie, pas davantage – où je désirais...

– *Ne plus être là ?*

– Oui et c'est assez terrorisant. Je n'éprouvais pas du tout un désir de suicide mais de tout arrêter. C'est tout à fait terrorisant parce qu'on a l'impression que cela va avoir lieu si le sentiment dure un dixième de seconde de plus. Les deux ou trois fois où cela m'a prise, j'en ai été arrachée par la terreur. J'avais vraiment l'impression que si je ne me récupérais pas tout de suite, j'allais mourir.

– *Et la relation avec votre père ? Toujours dans La fille démantelée, vous écrivez : « Il ne me parla jamais sauf pour les invectives et l'engueulade. » Vos rapports étaient tels ?*

– Ils étaient catastrophiques, vraiment catastrophiques. Je n'ai absolument aucun souvenir d'une relation normale entre mon père et moi. Je n'ai rien connu de la discussion, des questions que l'on pose à un père, des réponses que l'on reçoit. Rien. Je n'ai pas eu de relation avec cet homme. Mon père était absent. De temps en temps, il s'éveillait. Mais c'était un vieux monsieur. Je suis née quand il avait cinquante et un ans. Dix ans plus tôt, en 1919, il avait rencontré ma

mère dont il était tombé éperdument amoureux ; il était alors séparé de sa première femme dont on a dit – pour faire court – que c'était une psychotique. Je n'en sais rien. Il avait une petite fille de trois ou quatre ans qu'il n'a jamais revue. Il a mené une petite vie cosmopolite, voyagé à travers le monde. Mais je n'ai rien vu d'intéressant chez mon père. Je n'ai pas gardé de souvenirs.

– *L'image du père est inexistante pour vous ?*

– Je me suis créé des tas de pères pleins de qualités dans mes histoires. Mais j'ai eu la chance, que tout le monde n'a pas, d'arriver à ne pas laisser détruire l'idée de ce que pouvait être un père et de pouvoir choisir pour mes enfants, un homme qui savait ce qu'est un père. J'aurais pu aussi choisir de travers.

– *Bien sûr.*

– Après tout, mon père qui n'avait pas eu de père, n'a pas été un père et ma mère qui n'avait pas eu de père, n'a pas épousé un homme qui pouvait être un père. Je ne sais par quel miracle j'ai construit l'image du père. Je crois que la littérature a vraiment joué un rôle très important à ce niveau. Les livres que je lisais m'ont paru contenir plus de vérité que la vie que je menais. J'ai des souvenirs très précis. Je lisais avant la guerre, quand je devais avoir dix ans, *La petite princesse*. Sans entrer dans les détails, cette histoire m'avait fait croire qu'on pouvait perdre un père et le retrouver.

– *Vous n'aimez pas ce père et pourtant c'est vous qui êtes là au moment où il meurt.*

– Le hasard a fait que je suis rentrée à la maison au moment où il mourait. Avec une espèce de sentiment d'urgence, j'avais quitté le labo de la faculté de médecine, boulevard de Waterloo, pour rentrer à la maison rue Bosquet au moment exact où il était à moitié parti. Il avait dû avoir une embolie et j'ai dit à ma mère d'aller chercher du vinaigre, on n'avait plus de sels dans les maisons. Je ne savais pas ce qu'il

avait, juste que lui donner un choc pouvait éventuellement l'aider. Je lui ai mis sous le nez le chiffon imbibé de vinaigre, il me regardait, je n'ai plus senti son pouls. Pendant deux, trois secondes, il a continué à me regarder et puis ses yeux se sont fermés. C'est inouï de voir quelqu'un mourir, c'est très choquant, parce qu'on passe cadavre d'une seconde à l'autre ! Je pense qu'il se sentait très mal et qu'il a dû se dire qu'il était en train de mourir, sans posséder cet instant mais en étant effrayé. Il y avait de la panique dans son regard et pas d'amour. J'étais la dernière chose qu'il avait en face de lui et là pendant une seconde, il s'est raccroché à moi.

– *Et qu'avez-vous ressenti quand meurt en face de vous quelqu'un avec qui vous n'avez pas eu de relation ?*

– Il est impressionnant de voir ce passage d'une conscience à plus rien du tout, de voir cette extinction. Je n'ai jamais oublié. Je n'ai jamais vu mourir personne d'autre. C'est un moment terrible, mais pas parce que c'était mon père : parce que c'était un être humain.

– *Revenons en arrière et à ce séjour au Maroc qui a marqué votre enfance. À l'approche de la guerre, vos parents décident de partir à Casablanca. Vous y restez six ans, de mai 1940 à octobre 1945. Comment était la vie là-bas ?*

– Matériellement, nous avons vécu d'une façon très chiche. Mes parents avaient emporté tout l'argent liquide qu'ils possédaient et ils ne savaient pas ce qui durerait le plus longtemps, la guerre ou l'argent. Or la guerre a duré longtemps ! Ils n'avaient aucun moyen de gagner leur vie.

– *Vous viviez isolés ?*

– Mes parents avaient des amis de longue date à Casablanca car ils s'y étaient souvent rendus. Ils y connaissaient plusieurs familles, les Duclos, les Cerebriani, les Bezat qui étaient des S.O.L., un acronyme dont je ne sais plus du tout ce qu'il désignait, sauf qu'il s'agissait de pétainisme, donc de collaboration. J'étais là quand monsieur Bezat a lu dans le

journal *Le Petit Marocain* qu'une bombe atomique était tombée sur Hiroshima et que la guerre était finie, je l'ai vu pâlir et entendu dire : « Nous avons perdu. » La plupart des Français du Maroc étaient pétainistes. Je me souviens d'ailleurs que lorsque les premiers Américains sont arrivés en 42, je crois, ou en 43, je ne sais plus, j'avais douze, treize ans, j'étais allée les voir débarquer et je me suis trouvée là, prise dans une foule d'Arabes sans aucun Français. J'avais peur car j'étais emportée par un mouvement de masse. Hormis les familles françaises plutôt pétainistes que mes parents voyaient, ils fréquentaient aussi une petite colonie juive. Au début, à mon arrivée, on m'a présentée aux enfants de ces gens-là, j'étais en général la plus jeune, puisque je suis née de parents âgés. J'avais onze ans et les autres devaient avoir dans les quinze, seize ans. Ils m'ont plus ou moins gentiment accueillie mais je ne me suis pas liée avec eux parce qu'ils ne m'amusaient pas du tout, ils avaient des intérêts qui ne répondaient pas aux miens. Je pense aussi qu'à leur âge, ils ne faisaient pas attention à la gamine que j'étais.

– *Un père quasi inexistant, une mère autoritaire, est-ce pour cela que dans plusieurs de vos premiers romans, l'ennui est si présent ?*

– La réalité était sinistre. Je n'avais pas du tout le genre de vie que l'on décrit parfois, des cousins, des cousines, des rassemblements familiaux, de petits voisins avec lesquels on va jouer. J'étais la plus jeune de toute la famille et seule une cousine avait à peu près mon âge mais je ne me suis pas bien entendue avec elle. À la maison, il y avait ma tante, une très gentille personne, et ma sœur aînée, qui avait neuf ans de plus de moi. Et puis il y avait l'école, que j'aimais bien, mais au retour, à Bruxelles, je m'y suis ennuyée. À seize ans, je me suis retrouvée au lycée de Forest qui était en retard par rapport au programme du collège à Casablanca. Il n'y avait que le flamand et l'histoire que je n'avais pas vus. Mais je ne suis pas

douée pour les langues, ni pour l'arabe au Maroc, ni pour le flamand en Belgique, et la façon de donner le cours d'histoire n'était pas marrante. Comme cela n'allait pas assez vite, j'ai lu *L'histoire de Belgique* de Pirenne. En trois semaines, j'en savais autant que le professeur. Je m'ennuyais donc terriblement. Pour éviter l'ennui, je filais dans mes rêveries, c'était le seul lieu où je m'amusais.

– *Il y avait la lecture pour vous désennuyer ?*

– Il n'y avait que la lecture. Je n'avais pas d'autre divertissement.

– *Cet ennui n'est-il pas également lié aux relations que vous aviez avec vos parents ?*

– J'étais en rage contre mes parents, triste et révoltée aussi. Enfant, je m'ennuyais tellement que j'étais impatiente d'arriver à l'âge des amours. Puis quand ce temps a commencé, il a été plutôt catastrophique. J'ai eu le talent de tomber amoureuse des garçons qu'il ne fallait pas. Pendant une bonne partie de mon enfance et de mon adolescence, je vivais à la force du poignet, je veux dire dans un perpétuel forçage. En fait je crois que j'étais déprimée mais je ne connaissais évidemment pas ce terme !

– *Pourquoi ce désir d'avancer dans le temps ? L'imagination ne sauvait pas les choses ?*

– Elle ne manquait pas mais cela ne suffit jamais, n'est-ce pas ! J'étais une petite fille déprimée. Il n'y a pas tellement longtemps que j'ai mis ce mot sur mon état d'esprit. Je me vois dans la cour de l'école, appuyée contre un mur, regardant les petites filles qui jouaient, criaient, s'agitaient et je me demandais comment elles en avaient la force. Je regardais l'agitation des autres sans la comprendre parce que je ne ressentais rien. Longtemps, j'ai interprété l'état de faiblesse où j'étais dans ce souvenir comme les premiers signes d'une rubéole ou d'une varicelle – j'ai eu toutes les maladies d'enfance possibles – mais sur le divan d'analyse, j'ai fini par

comprendre que j'étais déprimée. Déprimée mais par ailleurs pleine de vie.

– *Pleine de vie, dites-vous. Cela signifie-t-il que vous n'aviez pas l'air déprimée même si vous l'étiez ?*

– Ces dernières années, je me suis trouvée en contact avec deux ou trois personnes de mon enfance et de ma première adolescence, qui m'ont dit que j'étais une fille tellement gaie, tellement joyeuse et riieuse. J'étais très étonnée car si j'avais eu à me dépeindre dans ces périodes-là, j'aurais dit « sombre et renfrognée ». Mais il s'agissait de mon état interne. Apparemment, cela ne se voyait pas.

– *Vous parveniez, enfant, à le surmonter ?*

– J'étais tout à fait capable de garder pour moi mon état psychologique. Je ne savais même pas que c'était là. C'est après que je m'en suis rendu compte ! Je me montrais joyeuse à l'école, comme à la maison, sauf quand il y avait des drames et il y en avait tout le temps. Je répondais très gentiment à ma mère quand elle voulait se bagarrer. Je ne me suis jamais laissée dominer par ma mère, ni par personne. Je fais parfois semblant pour avoir la paix mais je ne marche jamais dans la domination.

– *Par rapport à l'enfance, vous écrivez dans L'orage rompu : « Nous restons l'enfant que nous avons été. » Vous défendez ce point de vue ?*

– Oui, je pense qu'on n'arrive pas à grandir d'une manière égale à tous les niveaux de la personnalité. C'est tout un travail que de grandir.

– *Mais affirmer cela empêche justement de grandir. Croire que l'être humain est en perpétuelle évolution permet de grandir et de réagir, si on le veut, à certains traits de caractère.*

– Je crois que l'enfant qu'on a été reste présent en nous, même si nous développons d'autres choses. Je ne crois pas qu'on grandisse simultanément dans tous les secteurs de notre personnalité, qu'on grandisse d'une manière harmonieuse.

On peut avoir d'énormes décalages qui peuvent se maintenir très longtemps. Je sais que j'ai toujours des aspects infantiles en moi.

– *Comme ?*

– C'est difficile à dire, et puis il y en a de moins en moins ! Mais j'adore toujours jouer. Pour moi, écrire c'est jouer. Je joue, je me raconte des histoires, je continue à me raconter des histoires comme quand j'étais petite. Je m'en racontais tout le temps, je vivais les histoires que je me racontais.